

KAIROS S'EN VA-T-EN GUERRE

L'aphorisme héraclitéen aux termes duquel la guerre génère et domine tout¹ est assez éloquent, malgré les diverses interprétations qui lui ont été attribuées: il concerne l'idée du conflit des contraires, créateur d'essences ou de situations. Hegel s'en est inspiré pour concevoir sa triade dialectique mettant en opposition l'être et le non être, dont résulte le devenir. Toutefois, la guerre fut toujours une réalité, malheureusement, et jusqu'à ce jour, inséparable de la condition humaine. Elle consiste à anéantir, par tous les moyens, même illicites, un adversaire. En ce sens, même un jeu (comme, par exemple, les échecs) est la simulation d'un conflit guerrier qui, lui, comporte ses propres règles lesquelles dérivent de l'expérience issue d'une longue pratique. À côté de ces règles il est d'usage, de tous temps, de pratiquer ce que les Grecs qualifièrent du nom de *petteia*, à savoir l'art de déplacer les pions sur l'échiquier en prévoyant les mouvements imminents ou indirects de l'adversaire. Le terme de *petteia* est, par conséquent, intimement lié aux notions de *kairos* et de *kairicité*, la première désignant l'instant et l'occasion propices donc «le-moment-ou-jamais»; et la seconde, qualifiant l'intentionnalité de la conscience orientée vers la captation de cet instant, mais également la réserve de disponibilités et de potentialités *kairiques* qui admettent une actualisation occasionnelle en faveur de la conscience agissante².

L'autorité indéniable et incontournable en matière de stratégie et de tactique demeure toujours Carl von Clausewitz qui a su mettre en valeur, grâce à son expérience acquise lors de sa participation aux guerres napoléoniennes³. La guerre serait, d'après lui, le prolongement de l'activité politique et présenterait, entre autres, des aspects psychologiques. Clausewitz lui-même est progressivement passé d'une conception idéaliste de la guerre à une conception pragmatiste avant la lettre; notamment, de l'idée de guerre absolue à celle d'une guerre réelle de circonstance. Il ne s'agirait plus d'anéantir l'opposant, mais d'agir prudemment en lui infligeant des coups qui entraîneraient l'érosion continue de ses forces et empêcheraient que l'équilibre instable bascule tout d'un coup en sa faveur, selon l'expression judicieuse de Raymond Aron³, en particulier par l'affaiblissement de sa volonté de continuer la

1. Cf. HÉRACLITE, fr. B 53 (D.-K., I, 162,7); cf. IDEM, fr. A 1 (D.-K. I, 141,23).

2. Cf. E. MOUTSOPOULOS, *Kairicité et liberté*, Athènes, Académie d'Athènes, 2007, notamment pp. 61 et suiv.

3. Cf. R. ARON, *Penser la guerre. Clausewitz*, t.1: *L'âge européen*; t. 2: *L'âge planétaire*, Paris, Gallimard, 1976.



guerre. Kantien dans ses convictions, Clausewitz a évolué quant à ses opinions qui se fondaient sur la notion de guerre totale en leur substituant celles qui préconisent que l'écrasement de l'adversaire n'est pas pour autant la loi de la guerre. Cette évolution aura des conséquences sur sa compréhension de la notion-clé de «combat principal», autrement dit, *décisif* et *kairique*, ce combat étant à l'origine considéré comme définitif. Par la suite, son importance stratégique s'affaiblit chez Clausewitz pour acquérir une signification plutôt tactique. Or ce changement ne comporte aucune incidence sur le poids de ce genre de combat du point de vue de sa *kairicité*, et cela vaut aussi bien pour le cas de l'offensive que pour celui de la défense⁴.

Dès lors, *kairicité* et *kairos* s'introduisent dans la pensée de Clausewitz à propos du combat qualifié de défensif et envisagé théoriquement comme une forme de guerre plus puissante et autrement plus utile que la forme offensive. Le belligérant qui se défend a la possibilité, grâce à une *petteia* savante, de faire basculer l'issue du combat à son avantage à la suite d'un revirement de la situation, rapide et vigoureux, qualifié, lui, «de moment le plus brillant de la défense»⁵, celle-ci ne devant jamais être passive, mais au contraire, active. La notion de point culminant du combat traverse toute l'œuvre de l'auteur et peut être située à l'instant même où l'adversaire a épuisé, lors de son offensive, l'ensemble de ses possibilités et où l'intervention de celui qui se trouvait jusqu'alors sur la défensive, peut, à la suite d'un calcul efficace, renverser la situation du tout au tout à son profit. La détermination de ce point culminant et *kairique* dans la succession temporelle dépend de la sagacité et de l'expérience du commandant de la défense, qui se résument dans la notion de «coup d'œil», à savoir sa puissance de saisir d'avance et «à temps» l'ensemble de la situation et de ses paramètres plus qu'éventuels et susceptibles de lui convenir, tout en gardant son sang-froid et en attendant l'épuisement de l'adversaire⁶. Ainsi Thucydide relate comment Phormion, le commandant de la flotte athénienne, lors de la bataille navale de Naupacte, a su attendre le *kairos*, c'est-à-dire le changement de la direction du vent à son avantage pour attaquer et détruire la flotte des Lacédémoniens⁷. «Petteia et kairos à point nommé ne gèrent-elles pas depuis toujours les affaires humaines»⁸?

E. MOUTSOPOULOS
 (Athènes)

4. Cf. C. v. CLAUSEWITZ, *Vom Kriege*, Berlin, 1933, livre VII, chap. 2.

5. Cf. *Ibid.*, livre VII, chap. 2.

6. Cf. *ibid.*, livre VII, chap. 5.

7. Cf. THUCYDIDE, *La guerre du Péloponnèse*, B (II), 84, 3.

8. Cf. PLATON, *Lois*, IV, 709 b (traduction légèrement modifiée).